

*Dans son roman, L'Art de Perdre, Alice Zeniter nous brosse 70 ans de relations difficiles entre la France et l'Algérie à travers 3 générations sous la forme d'une enquête des origines menée par Naïma, jeune femme moderne qui cherche ainsi une forme d'apaisement. Passionnant, éclairant!*

Excellent roman dans lequel cette jeune auteure - 31 ans, six romans au compteur dont le premier écrit à 16 ans- parvient à incarner l'histoire, l'Histoire même, sans pour autant que ses personnages soient des stéréotypes, bien au contraire, elle leur donne une épaisseur propre à rendre compte de la complexité de leur situation, des décisions qu'il leur fallut prendre, des fonctions qu'ils ont assumées sans que cela corresponde à un choix idéologique. *«Choisir son camp n'est pas l'affaire d'un moment ou d'une décision unique, précise. Peut-être, d'ailleurs, que l'on ne choisit jamais ou bien moins que l'on voudrait. Choisir son camp passe par beaucoup de petites choses, de détails. On croit n'être pas en train de s'engager et pourtant, c'est ce qui arrive.»* (p 60) Sans oublier le poids du mektoub, le destin, ce qui est écrit. Comme elle l'avait fait en 14/18, la France coloniale envoya ces français d'Algérie, «sujets» et non citoyens défendre son territoire lors de la deuxième guerre mondiale. Ali fut un de ses combattants, couvert de médailles mais jamais il ne parle, sauf dans le cadre de l'association des anciens, de ces deux ans, 43/45, au service de la France. Juste sait-on qu'il participa à l'interminable bataille de Monte Cassino. Devenu notable dans son village de Kabylie, il sera pris entre le marteau de l'armée française et l'enclume du FLN, pas réellement harki mais

protecteur de sa communauté en se plaçant du côté de cette armée française dont il fut. L'accumulation de ces petites choses qui font qu'on choisit un camp, *moins que l'on voudrait*. Mais bien assez pour être contraint à la fuite en 1962 avec sa nombreuse descendance, d'abord parquée dans des camps en Provence avant d'atterrir dans une cité minable de Flers dans l'Orne. Zeniter nous plonge de façon très concrète avec eux dans cette nouvelle vie, la mise à l'écart, le froid en hiver dans ce camp de tente, la chaleur estivale, le travail dans la forêt, les enfants qui seuls s'approprient la nouvelle langue puis dans la ville, l'écart qui se creuse entre les générations, les parents qui s'enferment dans le souvenir du pays et d'un temps peu à peu mythifiés et les jeunes qui perdent peu à peu toute référence à la culture initiale, le fossé se creuse dangereusement, dramatiquement quelquefois. Ainsi quand p 214, j'ai lu le nom de la ville, Flers, où était envoyée la famille d'Ali m'est revenu en mémoire ce drame que j'eus à couvrir, jeune journaliste rédacteur en poste pour le quotidien Ouest France à Flers justement, C'était au tout début des années 80. La police avait neutralisé au petit matin un homme déambulant dans les rues, tenant à la main un hachoir couvert de sang comme ses vêtements. L'homme, hagard, s'était laissé arrêter sans opposer de résistance. L'enquête avait très vite montré qu'il venait de tuer avec cet ustensile de cuisine, sa femme et ses enfants, combien? je ne me souviens plus de ce détail macabre. Avec mes confrères, nous décidâmes bien-sûr de traiter cette information mais en tentant d'apporter des éléments de compréhension au geste de cet homme de façon à couper court à toutes les explications simplistes et racistes. Je ne sais plus non plus comment nous avons opéré, sans doute des contacts dans la cité, celle du fameux Pont-Féron du roman de Zeniter. Et notre homme dont je ne sais s'il était marocain ou algérien aurait très bien pu être notre Ali. En l'occurrence ce chef de famille avait vu peu à peu son autorité réduite à peau de chagrin, femme et

enfants, ayant appris le français, s'émancipaient tous les jours un peu plus, s'écartaient de la religion. Lui, resté enfermé dans son monde ancien, se sentait menacé au plus profond de son être, de ses valeurs, totalement démonétisées. Jusqu'à le pousser à ce geste fou qui dut paradoxalement le libérer. Je ne sais si notre travail publié dès le lendemain matin dans le journal permit d'éviter d'apporter de l'eau au moulin des racistes de tout poil, nous eûmes le sentiment d'avoir fait au mieux. Alice Zeniter a fait ses études secondaires à Alençon toujours dans l'Orne, c'est dans ce département qu'Hamid, le fils aîné d'Ali et Yema et ses nombreux frères et sœurs vont grandir, apprendre le français, subir le racisme mais aussi avoir des amis français, réussir des études, trouver leur place, des amours au prix le plus souvent d'un silence sur leur passé, fils de harki, ce passé-là passe mal, Hamid l'enfouira au plus profond de lui. C'est la génération suivante, métissée et parfaitement intégrée à la société française qui ressent le besoin de se retourner sur ce passé, Naïma, le double littéraire de l'auteure retourne enfin sur la crête en Kabylie où elle découvre l'importance de l'art de perdre, le titre d'un poème d'une poétesse américaine que lui offre Ifren, un peintre qui la ramène à l'avion de retour pour la France: *«Ce qu'on ne transmet pas, ça se perd, c'est tout. Tu viens ici mais ce n'est pas chez toi»*, ajoute-t-il.

JF Meekel